

VALEUR ET EXPLOITATION : LA THÉORIE ÉCONOMIQUE DE MARX ET AU-DELÀ^{1, 2}

Claudio NAPOLEONI

Cahiers d'économie politique, n°33, 1998

« Séparation » (Trennung)

L'objectif de cet article est de situer, de la manière la plus précise possible, la place de Marx dans l'histoire de la pensée économique. La solution de ce problème, comme nous essayerons de le montrer, fournit une réponse à une autre question, celle du rôle de la théorie économique de Marx dans le contexte plus large de sa pensée sociale, politique et philosophique.

Afin de résoudre le premier problème, nous pensons qu'il faut emprunter une démarche différente de celle qu'ont suivie généralement les critiques de Marx, plus particulièrement les historiens de la pensée économique. En d'autres termes, nous pensons qu'il ne faut pas partir des éléments qui montrent une continuité entre la pensée de Marx et celle des économistes classiques, plus particulièrement Smith et Ricardo, mais plutôt des éléments qui distinguent Marx des classiques et qui, dans certains cas, représentent une véritable rupture.

De ce point de vue, l'aspect le plus important de la pensée de Marx consiste dans sa critique du concept de travail tel qu'il est défini dans l'économie politique classique et spécialement dans la théorie de la valeur de Ricardo. Cependant, il apparaît nécessaire d'aborder cette question progressivement et de considérer, tout d'abord, la vision de l'échange et de l'économie de marché que Marx présente comme étant alternative à celle de Smith.

1. "Value and exploitation : Marx's economic theory and beyond", in G. Caravale (ed), *Marx and Modern Economic Analysis*, Edward Elgar, Adershot, 1991. La version italienne de cet article, écrit par Napoleoni en 1988, a été publiée par Gian Luigi Vaccarino dans *Dalla scienza all'utopia* (Bollati Boringhieri, 1992), un recueil d'articles et d'essais choisis de C. Napoleoni.

2. Traduit de l'anglais par A. Corsani, et corrigé à partir de la version originale italienne.

Il est bien connu que, dans le schéma théorique de Smith, la proportion de travailleurs productifs et improductifs étant donnée, la richesse dépend de la productivité du travail. Le niveau de productivité dépend de la division du travail, et celle-ci dépend, à son tour, de la taille du marché. En définitive, l'échange est considéré comme l'accomplissement d'une propension innée à l'échange, c'est-à-dire comme un trait de la nature humaine qui ne demande pas d'explications ultérieures. La société marchande est donc pour Smith l'expression de la nature. Il faut rappeler que dans ce schéma, la société marchande est prédéterminée de sorte que le passage nécessaire de l'échange pur et simple au capitalisme est implicite ; la division du travail, rendue possible par l'échange, ne peut avoir lieu que si les travailleurs reçoivent à l'avance les moyens de subsistance et les moyens de production, et pour Smith cela permet de définir ce qu'est l'essence du capital.

Pour Marx, en revanche, l'échange est ce qui établit la relation entre individus « indifférents les uns aux autres » (*gleichgültigen*)³, et cela à travers la médiation du marché. En d'autres termes, lorsque la relation sociale est un rapport d'échange, les hommes, c'est-à-dire les participants à l'échange, sont séparés les uns des autres au moment de la réalisation de leur travail ; la relation sociale entre les hommes s'établit seulement *après* que le travail ait été réalisé ; ainsi le lien social se construit au stade du travail mort – c'est-à-dire lorsque le travail s'objective dans le produit-marchandise –, plutôt qu'au stade du travail vivant. Mais Marx soutient aussi que la *socialité* est un attribut essentiel du travail humain ; ainsi, pour lui, la société marchande n'est pas une expression de la nature, dans la mesure où elle est la négation de cette caractéristique essentielle, et la société existe, pour ainsi dire, en dehors du travail, c'est-à-dire lorsque le travail n'est plus qu'un objet. Ainsi, à la différence des sociétés fondées sur la dépendance personnelle, la société marchande est fondée sur la dépendance universelle des individus par rapport à un mécanisme impersonnel, indépendant d'eux et opposé à eux, en un mot, le marché⁴.

Cette critique de Smith et de l'économie politique portant sur la nature de l'échange acquiert toute sa puissance lorsque l'on considère la possibilité de la généralisation de l'échange du fait que l'échange devient le véritable fondement de la société (et Marx a été le premier à bien le mettre en évidence) seulement au moment où, et seulement dans la mesure où, le monde des marchandises inclut le travail lui-même, c'est-à-dire la condition subjective de l'existence de toute marchandise. Cela se produit lorsque les deux circonstances suivantes se présentent : tout d'abord, lorsque le travailleur est libre, propriétaire de lui-même et donc de sa propre force de travail, qu'il peut vendre sur le marché ;

3. Marx, 1980, Tome I, p. 94.

4. Marx, 1993, pp. 96-106.

deuxièmement, lorsque les conditions objectives de la production, c'est-à-dire les ressources naturelles et les moyens de production, sont séparées des producteurs et appartiennent à d'autres. La vente de la force de travail, nécessaire pour que le travailleur puisse survivre, transforme ces conditions objectives en capital⁵.

Marx analyse la nature et les conséquences d'une telle situation en ayant recours à la catégorie de la « séparation » (*trennung*), telle qu'elle est conçue dans la logique hégélienne, c'est-à-dire comme une opération de l'intellect abstrait par laquelle ce qui à l'origine était uni est maintenant « séparé ». Depuis les *Manuscripts* de 1844⁶, oeuvre posthume publiée en 1932, et jusqu'au Livre I^{er} du *Capital* publié en 1867, la pensée de Marx présente une continuité substantielle (bien que certaines interprétations visent à le nier).

Par conséquent, la discussion de la pensée de Marx peut s'appuyer sur le schéma présent dans les *Manuscripts*, en gardant bien à l'esprit que ce schéma est implicite dans la structure théorique du *Capital*. Nous pouvons alors dire que la catégorie de la « séparation » subit une série de spécifications successives qui peuvent être exposées comme suit.

En premier lieu, le « travailleur productif » de Smith, le prolétaire, le travailleur industriel, est séparé de son propre produit dans un sens général : juridiquement, le produit ne lui appartient pas, il appartient au capitaliste à qui il vend sa force de travail ; mais aussi dans un sens plus particulier, tenant au fait que le produit spécifique du procès capitaliste, bien qu'il ait une valeur d'usage immédiate, est essentiellement « valeur », c'est-à-dire richesse *abstraite*. Cette valeur est indépendante du contenu naturel du produit, qui n'est qu'un support (*träger*) de celle-ci et qui ne compte que dans la mesure où il permet au capital de réaliser un profit lorsque ce produit se présente sur le marché en tant que valeur d'échange.

En second lieu, le travailleur est séparé de son propre travail car, alors que le travail est immédiatement travail « concret » dans le sens qu'il produit une valeur d'usage spécifique, dans la relation sociale capitaliste, ce travail ne compte que comme travail *abstrait*, c'est-à-dire un travail produisant un produit générique (la valeur). En tant que travail abstrait, non seulement le travail du « travailleur productif » n'est plus un attribut du travailleur, mais la relation elle-même est inversée : c'est le travail qui devient le sujet qui a le travailleur comme prédicat, c'est-à-dire comme simple lieu où le travail se manifeste⁷. Cette inversion constitue pour Marx la base des hypostases d'Hegel

5. Marx, 1993, pp. 187-198.

6. Voir Marx 1969.

7. Voir Marx 1957, chapitre I, p. 10 : "En fait, le travail qui est ainsi mesuré par le temps, n'apparaît pas comme le travail d'individus différents, mais les différents individus qui travaillent apparaissent bien plutôt comme de simples organes du travail".

déjà critiquées par Feuerbach, selon lesquelles l'homme devient le prédicat des produits de sa propre intelligence (Geist, ou Dieu, quelle que soit la façon de l'appeler). Ce type de séparation culmine dans la production où le capital a rendu homogène à lui-même le contenu technologique de la production, c'est-à-dire quand cette dernière est dominée par les « machines et la grande industrie »⁸. A ce stade, les moyens de production ne sont plus, comme dans une relation naturelle, un intermédiaire entre le travail et la nature, mais, en incorporant un savoir et une capacité d'organisation qui sont étrangers au travailleur, ils deviennent le véritable but du procès, et c'est le travail qui est réduit au niveau de simple terme intermédiaire entre machine et nature⁹.

En d'autres termes, la machine incorpore dans sa structure un *savoir* qui est externe et étranger au travailleur : donc son fonctionnement ne dépend plus, comme dans le cas de l'outil simple, des capacités personnelles du travailleur mais seulement des lois naturelles incorporées dans la machine même, au point que désormais, c'est le travail du travailleur qui devient une fonction de « l'outil » et non l'inverse. Ainsi, dans le procès de production, la relation entre homme, nature et outil change : initialement, l'outil était l'intermédiaire qui établissait le lien entre l'homme et la nature ; avec le système des machines, ce sont les outils qui sont liés (c'est-à-dire la machine même) à la nature, l'homme devenant un simple élément intermédiaire. En cela, nous pouvons dire que le capital atteint sa propre perfection, dans le sens où la soumission du travail au capital n'a pas lieu seulement sur les plans légal et social ; en effet une telle soumission trouve son origine au sein même du procès de production, là où la soumission du travail au capital est proprement matérielle. En ce sens, nous pouvons dire que l'incorporation de la science (savoir) dans l'outil signifie aussi la *séparation* de la science des producteurs.

En troisième lieu, si l'on garde à l'esprit que chez Marx, la dimension sociale de l'homme tire son fondement du travail, séparer le travail de la subjectivité du travailleur signifie aussi séparer l'homme de l'homme. Cela est vrai non seulement dans le sens que nous venons d'exposer, à savoir que l'échange est en « soi » l'isolement les uns des autres, mais aussi dans le sens que la séparation du travail et de la propriété pose les bases, sous l'apparence de l'égalité formelle, d'une inégalité substantielle, et cette inégalité n'est pour Marx rien d'autre que la vieille exploitation de l'homme par l'homme, même si c'est sous une forme cachée qui demande à être découverte¹⁰.

Nous verrons par la suite comment Marx cherche à faire apparaître l'exploitation *implicite* dans le système capitaliste. Pour l'instant, la question marxienne de la « séparation » (*trennung*) mérite d'être approfondie. Marx est

8. Marx, 1993, chapitre 13.

9. Marx, 1980, pp. 182-187

10. Marx, 1993, pp. 237-250.

parfaitement fidèle au plan de la logique hégélienne. Comme chez Hegel, la séparation produit une *contradiction* ; la forme que prend cette contradiction dans une réalité capitaliste n'est pas difficile à voir si nous gardons à l'esprit toutes les spécifications de la séparation. Ces spécifications signifient que le procès économique capitaliste est représenté comme un système de production qui est un but en soi, « production pour la production ». Or, c'est justement cette figure de la production pour la production qui nous conduit à voir comment l'on passe de la séparation à la contradiction ; chaque terme séparé est identifié avec l'autre terme de sorte que chaque terme devient son propre opposé, et ainsi, selon Hegel, entre en contradiction. Si nous poussons cette figure jusqu'au bout du raisonnement (ce que Marx ne fait pas toujours), elle implique la possibilité de produire tout, y compris le sujet producteur, qui est ainsi transformé dans son opposé, c'est-à-dire l'objet, ou le produit, et ainsi le sujet producteur entre en contradiction avec lui-même. L'ensemble de la théorie économique et sociale de Marx, tant dans les *Grundrisse* que dans le *Capital*, illustre cet échange de rôles entre sujet et objet, en tant que contradiction fondamentale à partir de laquelle naissent toutes les contradictions spécifiques.

Valeur et exploitation

Ce que l'on vient de voir montre comment l'interprétation donnée ici diffère essentiellement de celle de Schumpeter, qui soutient que la pensée de Marx se réfère seulement de manière superficielle à la logique dialectique. Par la suite, en tout cas, nous reviendrons sur ce point et y insisterons. Pour l'instant, à la suite de ce qui a été dit auparavant, nous nous intéresserons à la critique que fait Marx du concept de travail chez Ricardo. Cette critique concerne le concept même d'économie tel qu'il est présent dans l'analyse classique et qui peut être ainsi résumé : le travail dont il est question dans la théorie de la valeur-travail n'est pas le travail humain en général ; en d'autres termes, ce travail n'est pas l'activité « naturelle » de l'homme, mais est travail *abstrait*, autrement dit, travail séparé du travailleur, et donc privé de toute qualité liée aux spécificités des individus. Il s'agit donc aussi d'un type de travail qui, bien qu'il possède des qualités différentes selon les différents lieux qu'il occupe, ne les possède que dans la mesure où il les reçoit de l'extérieur, c'est-à-dire de la totalité des moyens de production dont il fait partie en tant que partie du capital.

Cette définition du travail comme travail abstrait a une conséquence très importante, qui nous permet de faire une distinction claire entre la théorie de Marx et toute autre théorie économique. La conséquence est que tout ce qui est

produit par le travail abstrait possède le même caractère d'abstraction, c'est-à-dire que le produit, bien qu'il possède une valeur d'usage, est, relativement à la nature de la société dans laquelle il est réalisé, simplement valeur, à savoir une partie d'une quantité de richesse qui est elle-même abstraite et indifférente au contenu matériel dans lequel elle se manifeste. Cela implique une autre conséquence qui est scandaleuse pour la science économique, classique et néoclassique : dans la mesure où les marchandises sont le produit du travail abstrait, elles ne sont pas seulement *comparables* entre elles mais aussi *identiques*, dans le sens précis où elles sont réduites à une substance commune (à savoir la valeur) dont la valeur d'échange, donnée par le marché, n'est que la manifestation. Ainsi, la relation entre marché et valeur d'échange est renversée à la fois du point de vue du sens commun et de la théorie économique ; il ne s'agit pas du fait que les marchandises reçoivent leur valeur d'échange par le marché, mais du fait que le marché est déterminé seulement dans la mesure où les marchandises sont déjà valeur en tant que produit ; sous ces conditions, le marché ne fait rien de plus que révéler cette nature à travers les valeurs d'échange. En ce sens, on peut parler de valeur absolue chez Marx et ceci constitue la véritable différence par rapport à ce que nous trouvons dans la pensée de Ricardo : pour Ricardo, la valeur absolue est seulement valeur relative mesurée en fonction d'une unité de mesure ayant certaines caractéristiques, alors que pour Marx, la valeur absolue est le produit même du capital ; ainsi le capital se révèle être une forme de production *historique* plus que naturelle, et cela s'oppose à ce qu'affirment non seulement Böhm-Bawerk, Menger ou Marshall, mais aussi Smith et Ricardo.

Par ailleurs, c'est à partir de cette élaboration de la théorie de la valeur qu'une difficulté commence à émerger dans la pensée de Marx, une difficulté qui aura un poids important dans sa théorie générale du procès capitaliste. Cette difficulté prend forme et devient évidente dans l'impossibilité bien connue de passer de la valeur aux prix de production, c'est-à-dire le « problème de la transformation ». Mais celui-ci est seulement la manière par laquelle la difficulté se manifeste : elle naît au cœur même de la formulation marxienne du concept de valeur, et elle peut être exprimée dans les termes suivants.

La valeur, ou le produit spécifique du capital, est un concept que Marx formule dans le contexte d'une analyse essentiellement philosophique de la réalité historique qui l'entoure ; son sens repose entièrement sur la définition de la nature ou de l'essence du produit tel qu'il émerge dans une société historiquement déterminée. La valeur conçue dans une démarche conceptuelle de cette nature ne peut pas être soumise au traitement caractéristique de l'approche scientifique, comme la mesure. Mais c'est justement une opération de ce type que Marx fait lorsqu'il *mesure* la valeur par le temps. Naturellement, une fois qu'une telle démarche est entreprise, la structure entière de la théorie

de la valeur-travail de Ricardo (Ricardo, 1951-73) revient inévitablement dans l'analyse. Ainsi, les mêmes difficultés qui demeurent sans solution chez Ricardo apparaissent chez Marx, toujours sans solution et impossibles à résoudre. Il faut rappeler que, contrairement à ce qu'affirment Dobb (1973) et Meek (1961, 1977), le modèle de Sraffa (1960) ne résout pas le problème de la transformation. L'analyse de Sraffa n'établit pas le passage de la valeur aux prix, mais montre comment les prix peuvent être déterminés sans aucune référence à la valeur ; ainsi Sraffa démontre l'inconsistance du problème. Le point de vue selon lequel Marx ne disposait pas d'autres outils pour résoudre le problème de l'origine du profit peut être valide, mais le problème ici ne concerne pas la question subjective de Marx comme penseur, mais la question objective des implications pour le discours marxien dans sa globalité d'un tel échec dans l'explication de l'origine du profit à partir de la théorie de la valeur-travail.

L'interprétation suggérée ici s'articule autour de deux propositions : ① la théorie de la valeur-travail chez Marx constitue un support théorique nécessaire à sa thèse selon laquelle la relation sociale capitaliste est une relation d'exploitation ; ② l'exploitation dont nous parle Marx, et pour laquelle il a besoin d'une théorie de la valeur-travail, est conçue comme la continuation dans la société bourgeoise – bien que sous une forme cachée – des anciennes formes d'exploitation. Dans la prochaine section, nous examinerons pourquoi Marx a besoin de ce concept particulier d'exploitation. Pour l'instant nous chercherons à mieux expliciter les propositions exposées ci-dessus.

Quant à la première proposition, il n'y a aucune difficulté. Pour Marx, exploitation signifie travail non rémunéré, c'est-à-dire surtravail. Le surtravail est naturellement la différence entre la quantité de travail totale fournie par le travailleur pendant une certaine période de temps et la quantité de travail incorporé dans les biens consommés par le travailleur, en tant que salaire, pendant la même période. Mais, ainsi défini, le surtravail est un fait technique parfaitement neutre ; en d'autres termes, il ne contient aucune signification sociale. Exprimé différemment, le surtravail ne peut pas, à lui seul, être pris comme un indicateur de l'existence de l'exploitation. Il *devient*, néanmoins, cet indicateur dans une théorie selon laquelle la valeur des biens-salaire est déterminée par le travail incorporé dans ceux-ci et par rien d'autre ; dans ce cas, il est clairement possible d'établir une différence (positive) entre ce que le travailleur *donne* et ce qu'il *reçoit*. Mais, en dehors d'une telle théorie, le travail incorporé dans les biens-salaire n'est pas la mesure de ce que le travailleur reçoit, donc la différence entre ces deux quantités de travail est sans signification, bien que rien ne nous empêche de continuer d'appeler cela surtravail. Pour cette même raison, le « *théorème marxien fondamental* » élaboré par Morishima est aussi sans signification. Dans la théorie néoclassique

de la valeur, par exemple, les éléments qui constituent la valeur des biens-salaire incluent non seulement la quantité de travail que ces biens incorporent, mais aussi la quantité d'abstinence ou d'attente qui est contenue dans ces biens, comme c'est le cas pour chaque marchandise produite. Aussi, la différence entre ce que le travailleur donne, c'est-à-dire le travail fourni, et ce qu'il reçoit n'a pas de raison d'être¹¹.

On peut exprimer cela autrement : supposons que la journée de travail soit de huit heures et que les biens-salaire contiennent cinq heures de travail. A l'intérieur de la théorie de la valeur-travail seulement, nous pouvons dire que le travailleur reconstitue la valeur de son salaire pendant les cinq premières heures de sa journée de travail, laissant les trois autres à la disposition « gratuite » du capitaliste. Dans une théorie de la valeur différente, selon laquelle la valeur des biens-salaire est constituée à la fois par le travail et par une consommation différée, nous ne pouvons pas affirmer que les cinq premières heures reconstituent la valeur du salaire journalier ; on ne peut pas non plus affirmer que trois heures sont cédées à titre gratuit au capitaliste. Par conséquent, si on considère – comme Marx le fait de manière explicite – que l'exploitation coïncide avec la division de la journée de travail en deux parties – le travail « nécessaire » pour reconstituer la valeur des salaires, et le travail excédant cette quantité nécessaire –, nous pouvons conclure que cette idée d'exploitation n'est pas concevable sans la théorie de la valeur-travail.

Afin de répondre à la deuxième question concernant la nature de l'exploitation capitaliste que Marx définit à travers la théorie de la valeur-travail, nous pouvons commencer par une réflexion autour de la relation que Marx établit entre l'exploitation capitaliste et l'exploitation dans les formes de sociétés précapitalistes. Marx identifie deux différences fondamentales entre l'exploitation capitaliste et l'exploitation précapitaliste. Tout d'abord, l'exploitation précapitaliste, dont la relation serf / seigneur est la figure générale, est manifestement et immédiatement identifiable, car le travail fourni par le serf exploité est toujours, d'une manière ou d'une autre, divisé en deux

11. Dans la littérature sur Marx, on retrouve souvent une expression opposée ; pour citer quelques exemples récents, voir Steedman (1977) et Garegnani (1981). Entre ces deux auteurs, il y a une différence notable. Steedman, qui éclaircit la théorie de la valeur-travail et détermine correctement les prix de production comme Sraffa, persiste dans la définition du taux d'exploitation en tant que rapport entre surtravail et travail incorporé dans les biens-salaire. Ceci est un non-sens pour la même raison qui fait du "théorème fondamental" de Morishima un non-sens ; à partir de là le livre de Steedman a engendré de grandes confusions. Garegnani ne tombe pas dans le même piège et formule une thèse qui peut être utile : chez Marx, le concept d'exploitation n'est pas relié spécifiquement à la théorie de la valeur-travail mais dépend du cadre général que Marx offre de l'économie et de la société capitaliste. Si l'exploitation n'est pas reliée à la théorie de la valeur-travail mais à la structure théorique générale de Marx, nous pouvons trouver ces thèses acceptables seulement à condition que ce concept prenne un contenu différent de celui que Marx lui attribue ; nous ne savons pas si Garegnani accepterait cette condition.

parties : celle qui sert pour satisfaire les besoins du serf, et celle qui sert pour les besoins du seigneur. En revanche, l'exploitation capitaliste est masquée par l'égalité formelle de l'exploité et de celui qui exploite : le travailleur vend une marchandise, la force de travail, au capitaliste pour un prix (le salaire) qui reflète la valeur de cette marchandise. Il s'en suit que l'exploitation capitaliste n'est jamais immédiatement identifiable, elle ne peut être appréhendée que *par une analyse* qui révèle la substance du phénomène, la réalité derrière l'apparence. Deuxièmement, le résultat de l'exploitation (le surplus) dans les sociétés précapitalistes est destiné essentiellement à la consommation et par conséquent n'affecte que dans une faible mesure les conditions de la production. En revanche, dans une société capitaliste, le surplus est utilisé essentiellement pour accroître le « capital », et par conséquent il affecte de manière décisive les conditions du procès de production et donc sa propre formation. Naturellement, le premier cas ne requiert pas une analyse particulière, alors que le deuxième serait incompréhensible, dans sa forme concrète, sans une « science » qui puisse en rendre compte.

Ces distinctions entre les deux types d'exploitation sont toujours bien analysées. Beaucoup moins d'attention a cependant été portée à l'élément commun à l'exploitation capitaliste et à l'exploitation précapitaliste, c'est-à-dire l'élément auquel Marx se réfère dans sa fameuse affirmation : « le capital n'a pas inventé le surtravail »¹². Pour Marx, l'exploitation capitaliste, tout en tenant compte des différences qui viennent d'être décrites, a la même substance que l'exploitation précapitaliste : un travail fait pour d'autres. Pour Marx, la science, c'est-à-dire la critique de l'économie politique qui a été rendue nécessaire par le caractère non immédiat de l'exploitation capitaliste, a pour tâche précise de révéler cette identité substantielle et fondamentale, et la théorie de la valeur-travail est l'instrument avec lequel cette tâche est accomplie. C'est justement cette théorie qui nous permet de voir que derrière l'effet immédiatement évident, c'est-à-dire la plus-value, il y a une substance qui doit être révélée, et qui est le surtravail.

Or, c'est cette construction qui s'effondre avec l'inévitable échec de la théorie de la valeur-travail. Le fait que la théorie de la valeur-travail n'explique pas la valeur d'échange signifie que le concept d'exploitation, en tant que « travail fait pour d'autres » ne tient pas et que, si nous voulons continuer à parler d'exploitation capitaliste, *nous ne pouvons pas le faire en affirmant une identité substantielle entre celle-ci et les formes précédentes d'exploitation*.

Nous verrons par la suite comment en réalité il est possible de redéfinir l'exploitation capitaliste en utilisant Marx, mais en allant au-delà de Marx. Pour l'instant, comme nous l'avons dit au début de cette section, nous allons

12. Marx, 1993, p. 262.

nous interroger sur une autre question, à savoir quelle est la fonction, dans la pensée de Marx, de l'idée d'une continuité entre les formes d'exploitation précapitaliste et capitaliste : cela signifie aussi que nous nous interrogeons en définitive sur le rôle que joue la théorie de la valeur-travail dans le contexte global de sa pensée.

Dialectique et économie politique

La fidélité de Marx à la logique hégélienne peut être vue surtout dans le fait que, pour lui comme pour Hegel, la contradiction contient en elle-même le principe de son propre dépassement, c'est-à-dire que la contradiction génère un mouvement qui, dans son intégralité, est dialectique. Mais, bien entendu, pour Marx la dialectique ne peut pas être un mouvement de l'Esprit ; en d'autres termes, elle ne peut pas être idéaliste ; elle est matérialiste ou, encore mieux, réaliste, reliée à une entité finie, un homme « qui crée sa propre histoire » mais « il fait cela dans des circonstances déterminées ». Cela signifie que le développement dialectique a un sujet qui agit seulement au sein d'une dynamique objective. Or, afin de définir les dimensions respectivement subjectives et objectives de cette dialectique, Marx a besoin d'instruments qu'il pense ne pouvoir trouver qu'à l'intérieur de l'économie politique.

L'instrument que l'économie politique peut offrir pour définir la condition subjective est précisément la théorie de la valeur-travail telle qu'elle est conçue par Ricardo. Voyons pourquoi. Souvent Marx caractérise le travailleur comme une simple partie du capital ; en fait, comme nous l'avons vu précédemment, il n'en représente même pas la partie la plus importante, tout au moins lorsque l'on parvient au stade des « machines et de la grande industrie ». Il utilise cette définition du travailleur de même qu'il caractérise le capitaliste comme une « personnification du capital ». Ces caractérisations sont toutes deux parfaitement cohérentes avec le concept marxien d'aliénation, en ce qu'elles présentent les deux figures typiques de l'économie capitaliste comme simple masque d'un mécanisme qui leur est externe et qui les inclut en son sein. En d'autres termes, ces deux caractérisations sont cohérentes avec la transformation des sujets en objets, ce qui, comme nous le savons, constitue un des deux aspects de la contradiction fondamentale à l'intérieur de la réalité capitaliste. Si nous nous arrêtons là, nous aurions des difficultés à voir comment la contradiction peut contenir en soi le principe de mouvement et de dépassement. Autrement dit, comment elle constituerait une contradiction *dialectique*. Il est clair alors que la théorie de la valeur-travail permet de représenter la relation sociale dans le capitalisme comme relation d'exploitation, identique dans son essence à la relation d'exploitation propre à

la société féodale et en conséquence elle permet de présenter le capitaliste comme un *sujet* qui exploite plutôt qu'une simple personnification du capital. Mais représenter le capitaliste comme un sujet, et de fait comme un sujet à abattre, est précisément la chose qui nous permet de considérer le travailleur lui-même, c'est-à-dire l'antagoniste du capitaliste, aussi comme un *sujet*. La subjectivité du travailleur, en ce qu'il essaie d'affirmer sa propre existence à travers la lutte, et à travers la lutte conquérir sa propre réalisation, peut être ainsi considérée comme condition principale, la condition subjective, qu'exige la dialectique marxienne.

La condition objective est elle aussi suggérée à Marx par l'économie politique avec son concept de *crise*. La crise économique a déjà été considérée par l'économie politique (par exemple par Sismondi). Mais Marx doit démontrer que le mécanisme de marché conduit à une crise insurmontable, bien que cela se produise après un long processus de crises récurrentes et de plus en plus graves. Ainsi, et seulement dans ce cadre, le sujet « révolutionnaire » conduit à son achèvement le processus objectif de dissolution du système social. Il s'enracine dans l'histoire et s'accomplit, évitant de la sorte à la fois son épuisement dans un volontarisme velléitaire et la transformation du processus de crise en simple catastrophe qui pourrait tout détruire.

En ce sens, Marx tente deux approches qui, malgré ses efforts pour les intégrer, demeurent distinctes dans ses textes. La première, une fois encore, consiste à appliquer la catégorie de la séparation au sein du tissu des relations quantitatives en économie. Le marché, c'est-à-dire la médiation générale de la monnaie, implique la séparation de la demande et de l'offre, de l'achat et de la vente. Le processus d'achat et de vente est séparé par la monnaie en ce sens que la transformation des marchandises en monnaie (la vente) ne s'accompagne pas nécessairement du processus opposé de transformation de la monnaie en marchandises (l'achat). Le fait, donc, que le produit du capital soit valeur ne signifie pas qu'il se réalise nécessairement tel quel sur le marché. Production et consommation ne coïncident pas immédiatement et la médiation nécessaire pour une telle coïncidence n'est pas toujours opérationnelle. La rupture du circuit économique, et donc une crise de surproduction, est ainsi toujours possible.

La deuxième approche suivie par Marx est l'application de la « loi de la baisse tendancielle du taux de profit », qu'il emprunte à Smith, Ricardo et Mill, mais qu'il reformule pour éliminer les erreurs des formulations antérieures. Alors que celles-ci supposaient que cette tendance était causée par l'intervention d'un facteur lié à la disponibilité de ressources naturelles, un facteur dont l'existence était entièrement présumée, Marx situe le fondement logique de cette « loi » entièrement dans les finalités du processus capitaliste en tant que tel.

Le discours de Marx rencontre ses plus grandes difficultés dès lors qu'il fait du réalisme le cadre de référence de la dialectique, et de la convergence des éléments subjectifs et objectifs un facteur de mouvement de la dialectique. Premièrement, comme nous l'avons déjà souligné, l'exploitation, et donc l'identification du travailleur aussi bien que du capitaliste comme sujets, n'est pas cohérente avec la perte générale de subjectivité qu'implique la théorie marxienne de l'aliénation. Sur le plan plus strictement économique, c'est-à-dire en ce qui concerne la détermination des valeurs d'échange, l'échec de la théorie de la valeur-travail peut être considéré comme une expression de l'inutilité de tenter de retrouver l'ancienne relation serf-seigneur dans la société capitaliste. Deuxièmement, si, comme nous l'avons vu, Marx arrive à démontrer la possibilité de crises de surproduction (et en cela il s'oppose radicalement à Ricardo), néanmoins il n'arrive pas à démontrer l'incapacité systématique du marché à dépasser chaque crise qu'il détermine, et encore moins leur aggravation historique progressive. Troisièmement, la loi de la baisse tendancielle du taux de profit est inacceptable, car il est impossible de démontrer, bien que Marx cherche néanmoins à le faire, que les effets positifs des gains de productivité sur le taux de profit soient moins significatifs que les effets négatifs de l'augmentation de la « composition organique » du capital (rapport entre capital investi en moyens de production et capital investi dans l'achat de la force de travail)¹³.

Ainsi, l'économie politique ne fournit pas à Marx le support nécessaire pour démontrer à la fois l'élément subjectif et l'élément objectif de la dialectique. La tâche de réunir la philosophie allemande et la science économique anglaise dans un seul et unique discours transcendant les deux ne peut pas être considérée comme étant accomplie ; chez Marx, la philosophie et la science suivent encore une fois des chemins séparés.

Tout cela conduit à s'interroger sur la possibilité, sur la base des catégories marxiennes, mais en allant au-delà de la conscience que Marx a de son propre travail, de définir un concept d'exploitation adéquat à la réalité capitaliste et n'ayant pas de relation avec la théorie de la valeur-travail.

13. Le problème de la baisse tendancielle du taux de profit a été récemment examiné par Okishio (1987) qui, sur les bases de l'interprétation plutôt douteuse d'un passage du Volume III du *Capital*, remplace "composition organique du capital" par "composition organique de la production" (le rapport entre travail indirect et travail direct). Il montre alors correctement comment l'inverse de la composition organique du capital pose une limite supérieure au taux de profit. Mais Okishio n'arrive pas à expliquer pourquoi la composition organique de la production peut avoir une tendance à augmenter (une augmentation de la composition organique du capital ne comporte pas nécessairement une augmentation de la composition organique de la production).

Productivité du travail versus productivité du capital

Comme chacun sait, Marx adopte le concept de travail productif de Smith¹⁴. De plus, il adopte ce concept de manière critique ; il choisit l'une des deux définitions données par Smith et rejette l'autre. En suivant la première définition smithienne, le travail productif est ce qui produit un produit net. Marx accepte cette définition et la reformule en utilisant ses propres catégories : le travail productif est ce qui produit de la plus-value. Cette définition est la seule qui soit adéquate à la réalité du capital, *dont le produit spécifique est justement la plus-value*. L'autre définition de Smith, suivant laquelle le travail productif est le travail dont le produit est figé dans un objet matériel, est rejetée par Marx comme étant étrangère à la nature spécifique du capitalisme. Nous voudrions souligner que ce que Marx rejette, c'est l'idée que la valeur d'usage serait pertinente pour le concept de travail productif. Le fait que le produit ait telle caractéristique ou telle autre n'a aucune importance (plus particulièrement, le fait que la chose soit matérielle ou non n'a aucune importance) : le seul aspect qui compte est si le travail est ou n'est pas employé par le capital, et donc s'il génère ou non un profit pour le capitaliste. Nous pouvons ajouter qu'afin de pouvoir attribuer le qualificatif de « productif » au travail employé par le capital, la sphère d'activité dans laquelle le capital opère n'a pas d'importance ; qu'il soit employé dans la production d'un « bien matériel » ou dans la prestation d'un « service », le travail, dans la mesure où il est employé par le capital, est toujours, pour cette raison, productif.

Il est bien connu cependant que Marx n'a pas suivi de manière stricte ce critère, qui est pourtant le sien. La plus importante déviation intervient lorsque Marx traite du travail employé par le capital commercial, c'est-à-dire le capital investi dans la commercialisation des produits. Dans ce cas, le travail n'est pas défini comme productif ; ce qui apparaît comme une plus-value spécifique au capital commercial est interprété comme un prélèvement effectué par ce type de capital sur le stock de plus-value du capital « industriel », c'est-à-dire le capital qui « produit » les biens marchands. Ici, il est clair que la valeur d'usage est présentée comme le critère de la distinction ; la manufacture des produits implique la productivité, à la différence de l'offre de services de commercialisation. Ceci constitue l'un des premiers problèmes qui surgissent avec la théorie marxienne du travail productif.

Un autre problème se présente lors de l'application du terme « productif » au capital. L'exemple le plus clair est le suivant :

«Étant donné que, par l'échange entre le capital et le travailleur, le travail vivant est incorporé au capital et apparaît comme une activité qui lui

14. Marx (1974), Volume I, pp. 161-349.

appartient, dès que le procès de travail commence, toutes les forces productives du travail social se présentent comme forces productives du capital, tout comme la forme sociale générale du travail apparaît dans l'argent comme propriété d'une chose. Ainsi la force productive du travail et ses formes particulières se présentent maintenant comme forces productives et formes du capital, du travail *matérialisé*, des conditions de travail « objectives » matérielles¹⁵ qui, comme figure ainsi autonomisée, sont personnifiées, face au travail vivant, dans le capitaliste. Nous retrouvons là l'inversion du rapport que nous avons déjà rencontrée en étudiant l'argent et désignée par le terme de *fétichisme*»¹⁶.

«Le capital est donc productif : ① comme *contraignant* au surtravail, ② en absorbant et s'appropriant (personnification) les forces productives du travail social et les forces productives sociales générales, de même que la science»¹⁷.

Dans ces conditions, un problème ne manque pas de se poser, qui a été formulé par Marx dans les termes suivants :

«On peut se demander en quoi ou comment le travail apparaît face au capital comme productif, ou comme *Travail productif*, puisque les forces productives du travail sont transposées dans le capital ? Et que la même force productive *ne peut compter deux fois*, une fois comme force productive du travail et une autre fois comme force productive du capital ?»¹⁸

A aucun moment dans son oeuvre, Marx ne donne de réponse précise à cette question. Mais, si une réponse peut être trouvée, il sera alors possible d'exprimer un jugement sur une autre question, à savoir la question du capital commercial.

Il est clair, avant tout, que l'expression « productivité du capital » n'est pas le résultat d'une utilisation métaphorique de ces termes. Au moins deux éléments dans les passages que nous avons cités le confirment. Tout d'abord, Marx définit « l'inversion de la relation » comme « fétichisme ». Or le fétichisme, comme nous le savons, est une catégorie utilisée par Marx pour indiquer non quelque chose qui se définirait dans l'imagination —une attitude

15. N.d.T. : Lire le passage «du travail *matérialisé*, des conditions de travail "objectives" matérielles» plutôt suivant la traduction italienne : «du travail objectivé, des conditions de travail réelles».

16. Marx (1974), Volume I, p. 456.

17. Marx (1974), Volume I, p. 460.

18. Marx (1974), Volume I, p. 460.

du sujet lorsqu'il examine la réalité particulière dont il est question— mais un aspect de la réalité même. L'inversion consiste dans le fait que c'est la relation entre les choses qui fonde la relation entre les personnes. Ainsi, le fait que la force productive du travail se présente désormais comme force productive du capital, c'est-à-dire des conditions de travail qui sont devenues indépendantes du travail même, signifie que « désormais » ces conditions de travail, dans leurs capacités en tant que capital, se présentent comme dépositaires de la productivité. Ainsi le capital productif est tout sauf une métaphore ; c'est la véritable substance du système historiquement déterminé.

En second lieu, il faut étudier attentivement la deuxième raison qui, dans le texte cité plus haut, explique la productivité du capital. Tout d'abord une prémisse : comme il ressort du contexte, la deuxième raison est spécifique au stade de la « soumission réelle » du travail au capital, lorsque les formes techniques du processus productif ne sont plus celles que le capital trouve au stade préexistant mais que le capital même détermine de manière homogène à lui-même. A ce stade, quand le capital atteint sa propre plénitude, il « absorbe... la puissance productive du travail social » et, en particulier, la « science ». Plus haut, le texte décrit cette force productive, à laquelle se trouve désormais confronté le travailleur comme « quelque chose d'étranger et objectif » : « l'unité dans la coopération, la combinaison dans la division du travail, l'emploi, pour la production, des forces naturelles et de la science, au même titre que les produits du travail¹⁹ ». Ce dont on parle ici, c'est du travail séparé de la science et de l'organisation du procès de production ; cette séparation est un aspect essentiel de la théorie marxienne du capitalisme. Donc, lorsque Marx dit que le capital est productif, il utilise le terme au sens propre, et non comme métaphore ; en réalité, la productivité du capital et l'aliénation du travail ne sont rien d'autre que les deux faces de la même médaille.

Mais Marx décrit le processus de valorisation comme consistant *essentiellement* dans le fait que le travail dure plus longtemps que le temps nécessaire pour reconstituer la valeur des biens-salaire ; la valorisation, comme il l'explique dans le chapitre V du Livre I du Capital, consiste dans le fait que la valeur de la force de travail est reconstituée avant la fin de la journée de travail. Suivant ce raisonnement, la productivité, en tant que production de surplus, est vue comme un attribut du travail, comme dans la première définition de Smith. L'attribution de la productivité au travail – et donc le lien avec Smith– est bien entendu un aspect de cette continuité essentielle entre exploitation précapitaliste et exploitation capitaliste, qui, comme nous l'avons vu, est une dimension, bien que contradictoire, de la pensée de Marx. Or, c'est bien cette véritable contradiction qui fait qu'il est impossible pour Marx de

19. Marx (1974), Volume I, p. 457.

répondre à la question qu'il a lui-même soulevée : dans son schéma théorique il y a des raisons qui permettent d'attribuer la productivité aussi bien au travail qu'au capital, et il est impossible de trancher. La question reste ouverte, en ce sens qu'il est impossible pour une chose « d'être comptée deux fois ».

La question est résolue en allant au-delà de Marx et en reconnaissant que la théorie marxienne de l'aliénation implique une rupture avec l'ancien concept d'exploitation. En d'autres termes, le problème est résolu en affirmant que la productivité au sens propre relève bien du capital et seulement de manière métaphorique du travail²⁰.

L'adoption de cette solution au problème de l'attribution de la productivité nous permet de voir pourquoi Marx se contredit lorsqu'en ayant exclu toute référence à la valeur d'usage de la définition du travail productif, il s'appuie sur la valeur d'usage pour distinguer l'industrie du commerce. Si la productivité est attribuée au travail, une continuité fondamentale est maintenue avec les conditions de travail dans les sociétés précapitalistes : dans les deux cas la productivité est incarnée dans la plus-value. Cela signifie que dans le concept de travail productif, considéré comme la base de la plus-value capitaliste, est présent un *élément naturaliste* ou général qui, dans la sphère de l'activité économique capitaliste, permet de distinguer les activités que l'on peut considérer comme appartenant à l'activité économique en général et donc indépendamment de tout contexte historique spécifique (par exemple l'industrie), et les activités qu'il est plausible d'attribuer à un système économique particulier historiquement déterminé (par exemple le commerce). En d'autres termes, dans le respect de cette continuité, apparaît comme productif le travail qui *n'est pas* employé dans des activités « non naturelles ». Naturellement, la distinction en question cesse d'avoir un sens si la productivité est attribuée au capital : dans ce cas, tout capital est égal à tout autre type de capital, et la non pertinence de la valeur d'usage, qui est le principal aspect de la définition de Marx, peut être confirmée sans ambiguïté. Nous pourrions aussi dire que l'intention de Marx d'élaborer un concept de

20. N.d.T. : Dans la version en anglais, un passage présent dans la première version en italien a été supprimé. Nous avons considéré qu'il était opportun de le reproduire dans cette note car ce passage permet à notre sens d'éclaircir la problématique marxienne de la productivité du travail :

"Peut-être, on pourrait dire que Marx est parfaitement conscient de la nécessité d'une telle solution, étant donné la structure théorique générale de son discours, si l'on se souvient de la proposition finale du dernier passage cité : après la répétition du dilemme (productivité du travail ou productivité du capital), Marx dit que la force de travail est productive du fait de la différence entre sa valeur et sa valorisation. En d'autres termes, ici il ne dit pas : [la force de travail est productive] à cause de la différence entre travail nécessaire et travail total, comme pour souligner que c'est la formation de valeur, en tant que propriété du capital, qui confère la productivité au travail, et non l'inverse ; ce n'est donc pas la productivité du travail qui crée la valeur et, en son sein, la plus-value."

productivité historiquement déterminé implique que le sujet auquel est attribué la productivité est le capital, non le travail.

Si cette interprétation est correcte, toutes les différences entre formes capitalistes et formes précapitalistes d'exploitation apparaissent clairement : l'exploitation capitaliste est en réalité l'inversion du sujet et du prédicat dont nous avons discuté ci-dessus, l'inversion par laquelle l'homme, le « sujet », n'est rien d'autre que le prédicat de son propre travail, avec comme résultat que la production génère un produit qui est complètement spécifique à la société capitaliste, c'est-à-dire la valeur, richesse abstraite, *qui domine*, à travers le mécanisme impersonnel du marché, le producteur. Dans cette forme d'exploitation, la *force dominante* est la chose même, et elle domine le capitaliste, qui « fonctionne uniquement comme *personnification* du capital, capital-personne, de la même manière que l'ouvrier n'est que le *travail personnifié* » (Marx, 1971, p. 141). « La domination du capitaliste sur l'ouvrier est, en conséquence, domination de la chose sur l'homme, du travail mort sur le travail vivant, du produit sur le producteur, car les marchandises, qui deviennent des moyens de domination (en fait uniquement sur l'ouvrier) ne sont elles-mêmes que les résultats du procès de production, ses produits » (ibid. p. 142). Bien sûr, les positions du travailleur et du capitaliste sont en réalité profondément différentes, puisque « l'ouvrier s'élève cependant au-dessus du capitaliste, qui est plongé dans un procès d'aliénation où il trouve sa satisfaction absolue, tandis que l'ouvrier, en en étant la victime, est dès l'abord dans une situation de rébellion contre une aliénation qu'il éprouve comme esclavage » (ibid. pp. 142-143). Mais cette différence est entièrement incluse dans une identité qui consiste dans le fait qu'aussi bien l'un que l'autre sont la figure ou le masque de la même aliénation : leur subordination à la même chose :

«L'autovalorisation du capital, création de plus-value, est donc l'âme, le but et l'obsession du capitaliste, l'impulsion et le contenu absolus de son action ; en fait, il ne s'agit que de l'instinct et de la finalité rationalisés du thésauriseur – contenu foncièrement mesquin et abstrait – qui, sous un autre angle certes, nous montre, à un pôle, le capitaliste tout autant asservi au capital que l'ouvrier, au pôle opposé» (ibid. p. 143).

La découverte de l'absence de continuité entre exploitation précapitaliste et capitaliste est possible, comme nous l'avons annoncé précédemment, en utilisant Marx pour aller au-delà de Marx. Marx est allé suffisamment loin pour penser l'aliénation comme condition commune ou générale, mais il ne déduit pas toutes les conséquences d'une telle intuition. Il ne voit pas que, pourrait-on dire, cette aliénation, telle qu'elle est définie dans le *Capital*, implique une rupture nette dans l'histoire et que l'exploitation de type servile est terminée. La société, bien sûr, demeure divisée en deux classes, mais le critère de

division ne repose plus sur le fait que le travail des uns fournit aussi les biens nécessaires aux autres, du moment que la figure de la personne qui « ne travaille pas » n'existe plus, mais il repose dans le fait que les deux parties constituent des éléments différents d'une réalité qui les domine et les « exploite » toutes les deux. Cela peut apparaître comme une utilisation impropre du terme exploitation, mais cela sert à souligner le fait que l'oppression est présente comme telle dans les relations sociales capitalistes, c'est-à-dire dans la valeur absolue qui est un lien social abstrait qui les subordonne tous, indépendamment de leur position dans le procès économique. Le problème essentiel posé par le capital, donc, n'a rien à voir avec l'expropriation des propriétaires, ou bien avec « l'extension » de la propriété aux « sujets » qui en étaient jusque là exclus ; il s'agit plutôt de mettre en question la place et le rôle de la production au point culminant d'un processus historique qui a absorbé dans la production le sujet même de la production, c'est-à-dire qui a fait de lui un objet.

Sraffa après Marx

La question « Marx après Sraffa » a été longuement traitée dans la littérature économique depuis 1960. Ce n'est pas un discours intéressant, puisque, bien avant Sraffa, on savait déjà que la théorie de la valeur était inacceptable. Nous devrions, cependant, souligner la chose suivante : le surplus, au sens de Sraffa, est le résultat de la productivité du travail ; le profit (ou l'appropriation d'une part de ce surplus par le capitaliste) est ainsi une conséquence des institutions sociales bourgeoises, qui empêchent les salaires d'absorber la totalité du surplus. Cette idée comporte une réaffirmation de la conception d'Adam Smith de la productivité du travail. Si l'argumentation développée dans la section précédente est correcte, cette idée s'expose à une critique radicale, dont les éléments nécessaires ont été fournis par Marx.

Ainsi, le problème bien plus intéressant peut être plutôt « Sraffa après Marx » : comment peut être interprété Sraffa à la lumière des résultats théoriques de Marx ou que l'on peut obtenir à partir de Marx ? La connexion essentielle entre Sraffa et Marx semble être dans le fait que le modèle contenu dans « *Production de marchandises par des marchandises* » (Sraffa, 1960) offre une réalité concrète à l'idée de Marx que le capital est une *totalité* du procès économique, en ce sens qu'il n'est pas un simple aspect de ce procès (comme le voudrait la théorie néoclassique) : le capital définit le contexte dans lequel est déterminé chaque aspect de la réalité capitaliste. Si cela est vrai, l'interprétation courante (qui, d'ailleurs, coïncide avec la vision qu'à Sraffa de son propre travail) peut être renversée : le profit n'existe pas du fait que le

le salaire ne peut pas absorber tout le produit net ; mais le salaire (dans la mesure où il implique un partage du produit net au delà de la réintégration du « capital variable ») existe puisque le profit ne peut pas absorber tout le produit net. Il n'y a rien de paradoxal à cela : nous avons simplement appliqué le concept marxien de productivité du capital. Il est aussi évident que cette extension du salaire au-delà de ce qui est nécessaire pour la reconstitution de la valeur de la force de travail – une extension complètement arbitraire du point de vue du capital – est la véritable base de la démocratie. Mais cela ne fait que confirmer la thèse, soutenue par des courants de pensée politique importants, selon laquelle le capitalisme et la démocratie ne sont pas intrinsèquement compatibles ; ils peuvent exister seulement grâce à un compromis.

Il est très important que la conception du capital comme totalité soit la seule conception qui permette la construction d'une théorie formellement cohérente, ce qui est une confirmation décisive de cette conception. Mais, contrairement à ce que croyait Marx, cette conception n'est compatible avec aucune perspective de sortie dialectique du système historiquement déterminé. Si l'on veut qu'une telle perspective demeure envisageable, sa signification et son contenu par rapport à Marx doivent être complètement repensés.

BIBLIOGRAPHIE

- Dobb, M. (1973), *Theories of Value and Distribution since Adam Smith - Ideology and Economic Theory*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Garegnani, P. (1981), *Marx e gli Economisti Classici*, Torino : Einaudi.
- Marx, K. (1933), *Das Kapital, Erstes Buch, Der Produktionsprozess des Kapitals, Sechstes Kapitel. Resultaten des unmittelbaren Produktionsprozesses*, Moscow : Marx-Engels Archives, Volume II.
- Marx, K. (1957), *Contribution à la critique de l'Economie Politique*, Paris, Editions Sociales.
- Marx, K. (1963), *Theories of Surplus Value*, edited by S. Ryazanskaya, 3 volumes, Moscow : Progress Publishers.
- Marx, K. (1969), *Manuscripts de 1844, Economie Politique et Philosophie*, Paris, Editions Sociales.
- Marx, K. (1970), *Contribution to the Critique of Political Economy*, London : Lawrence and Wishart.
- Marx, K. (1971), *Un chapitre inédit du Capital*, Paris, Union Générale d'Editions.
- Marx, K. (1972), *Foundation of a Critique of Political Economy - (Grundrisse)*. Harmondsworth : Penguin Books.
- Marx, K. (1974), *Théories sur la plus-value*, 3 volumes, Paris, Editions Sociales.
- Marx, K. (1975), *Early Writings*, Harmondsworth : Penguin Books.
- Marx, K. (1976), *Capital, Volume I*, Harmondsworth : Penguin Books.
- Marx, K. (1980), *Manuscripts de 1857-1858 (« Grundrisse »)*, Paris, Editions Sociales.
- Marx, K. (1993), *Le Capital, Livre I*, Paris, PUF.
- Meek, R. (1961), « Mr Sraffa's Rehabilitation of Classical Economics », *Scottish Journal of Political Economy*, June.
- Meek, R. (1977), *Smith, Marx and After*, London : Chapman and Hall.
- Okishio, N. (1987) « Constant and Variable Capital », *The New Palgrave, A Dictionary of Economics*, Volume I, London : Macmillan.

Valeur et exploitation : la théorie économique de Marx et au-delà

Ricardo, D. (1951-73, Volume I), *On the Principles of Political Economy and Taxation*, edited by P. Sraffa with the collaboration of M.H. Dobb, London : Cambridge University Press.

Sraffa, P. (1960), *Production of Commodities by Means of Commodities*, Cambridge : Cambridge University Press.

Steedman, J. (1977), *Marx after Sraffa*, London : New Left Books.